

CENTRE DE RECHERCHES EN ECONOMIE
APPLIQUEE POUR LE DEVELOPPEMENT

C.R.E.A.D.

UNITE DE RECHERCHE REGULATION
MACRO-ECONOMIQUE

INDUSTRIALISATION ET CLASSES INDUSTRIALISANTES
OU DE LA
REVERSIBILITE DE L' INDUSTRIALISATION

Essai d'anthropologie économique

Par : Ahmed H E N N I

DECEMBRE 1992

On peut schématiser le débat théorique sur l'industrialisation autour de trois idées-clé procédant de trois visions différentes de la dynamique historique des sociétés.

a - Une vision ingénieuriste faisant de l'industrialisation une affaire purement technique, une affaire de combinaison de quantités (machines et travail).

b - Une vision culturaliste faisant de l'industrialisation une affaire de prédisposition, d'apprentissage et, donc, d'acculturation (l'homme nouveau).

c - Une vision socio-historique faisant de l'industrialisation un processus d'accumulation de capital, soutenu par des rapports sociaux précis en vue de fins sociales précises.

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, le débat s'est surtout limité entre les tenants des deux premières visions avec une forte prééminence pour les ingénieuristes. Une telle prééminence s'explique aisément lorsqu'on sait qu'elle prolonge, en fait, les idées de l'évolutionnisme et des théoriciens soviétiques issues elles-mêmes du darwinisme et du taylorisme.

On peut, sans exagération, affirmer que la quasi-totalité des théories du développement sont évolutionnistes et que ce fut naturellement la vision ingénieuriste qui imposa son hégémonie et sa dominance, prenant chez les "libéraux" la forme de théories de la croissance et chez les "progressistes" la forme de modèles de planification. Dans les deux cas, la vision ingénieuriste repose sur une conception quantitativiste de l'industrialisation, identifiée comme alchimie de quantités de machines et de quantités de travail donnant une quantité croissante de produits(*). Cette vision repose en fait sur une approche matricielle et vectorielle de l'agencement des choses par les hommes, recherchant les conditions et les possibilités mathématiques de combinaison

(*) Définition même des fonctions de production marxiste et néo-classique.

des techniques, matières et hommes afin de trouver les solutions qui, en agencant de la meilleure façon possible machines et travail, permettent d'obtenir l'accélération adéquate de la vitesse d'accumulation de quantités. Ces solutions sont d'ordre physique (taux de croissance, renforcement de matrices). Cette vision identifie donc l'industrialisation comme problème d'ingénierie, de physique ou de mathématique, non comme problème de société.

Elle conçoit l'industrialisation comme un ensemble d'équations devant résoudre un problème de quantités. Elle est le contraire d'une conception de l'industrialisation comme accumulation d'argent qui, elle, renvoie à des individus en société, des classes, une histoire, c'est-à-dire à des processus contradictoires et réversibles.

Physique et société.

Revenons tout d'abord, à une évidence brutale : l'industrialisation historique effective a été, en Europe, le fait d'une dynamique sociale combinant individus et société autour d'actions précises en vue d'un objectif précis. Cette industrialisation, que j'appellerai canonique, c'est à dire de référence, n'a jamais été ni pensée ni modélisée au préalable. Elle est le résultat d'actions sociales spontanées; elle est la production d'une société, non d'un planificateur. C'est une telle dynamique que l'industrialisation pensée (représentée) veut épurer en évacuant les acteurs sociaux (bourgeois, ouvriers) et en identifiant l'industrialisation à une pure magie de savants et ingénieurs, bref à un processus élaboré et entrepris a priori ^{par} des penseurs - décideurs, c'est à dire par un groupe social différent de celui qui accomplit l'acte effectif d'industrialisation. D'où, naturellement, le sous-produit culturaliste de cette vision. Le groupe social qui pense a priori l'industrialisation ne s'accuse jamais de ses échecs sur le terrain mais montre du doigt ceux qu'il a chargé d'exécuter ses modèles épurés, l'échec n'étant pas celui des penseurs mais des acteurs : les usines, brillamment conçues ne marchent pas à cause du retard culturel du groupe qui exécute. Il faut un homme nouveau. Il convient donc d'acculturer managers et ouvriers pour les mettre en phase avec les penseurs de l'industrialisation-modèle. Au lieu donc de répudier toute mise en équations évolutionniste d'un processus social, on invoque une absence de

"mentalité" industrielle chez les exécutants, inaptes à partager les lumières industrialisantes de ceux qui ne les considèrent que comme des arguments quantitatifs d'un modèle. Il y aurait donc des pensées industrialisantes. Ce ne sont pas des hommes concrets vivant en société qui industrialisent mais des représentations.

Disons-le tout net : l'industrialisation n'est pas affaire de modèles, de techniques ou de représentations . Ce n'est pas un système d'objets qui renvoie à une adéquation entre des quantités (manque de capital, d'ingénieurs, de travail qualifié, mauvaise gestion, mauvaise planification, etc...). L'industrialisation, comme le démontre sa phase canonique (menée avec succès) ou ses imitations (partagées entre le succès et l'échec), est une affaire sociale, primordialement sociale, sérieusement sociale et absolument sociale. Ni l'explication ingénieuriste et physiocratique (maîtrise d'un système d'objets), ni l'explication culturaliste-évolutionniste (présence ou défaut d'une culture industrielle) ne peuvent pertinemment en rendre compte.

L'industrialisation est un processus réversible mettant en relation, dans une société donnée, des individus porteurs de conceptions précises du monde et , dans le cadre d'un système d'objets, entrant en compétition pour produire une hiérarchie sociale par la modification de ce système d'objets.

L'INDUSTRIALISATION CANONIQUE :

Reprenons les choses à leur point de départ. Quand , en Europe, sous la féodalité, des marchands, se sentant à l'étroit et exclus de la compétition sociale, cherchent à se faire une place dans la hiérarchie sociale, ils innovent en faisant de la richesse matérielle (symbolisée par l'argent) un moyen d'ascension sociale. Ils substituent le critère de l'accumulation matérielle aux critères de la naissance , du don divin ou du symbolique politique et religieux. Cette accumulation matérielle est obtenue par un nouvel agencement de l'activité des hommes dans un cadre nouveau : l'usine. Cette révolution a un nom : l'Economique dont l'industrialisation n'est que la manifestation matérielle. Celle-ci apparaît alors comme un processus naissant dans une société donnée, porté par des individus précis pour des raisons précises en vue

d'une finalité précise. C'est le processus par lequel un groupe social dominé et exclu (la bourgeoisie) met en oeuvre un ensemble d'actes sociaux nouveaux pour se faire une place dans la société et finalement créer une nouvelle hiérarchisation sociale à son bénéfice. L'industrialisation est le moyen par lequel la bourgeoisie, en Europe, renverse la féodalité et prend le pouvoir. C'est le moyen par lequel cette même bourgeoisie renverse les hiérarchies dans le monde et accède au statut (unique dans l'histoire humaine) de seule classe dominante mondiale.

Les socialistes ont bien saisi cette caractéristique de l'industrialisation canonique : c'est par l'industrialisation même que le prolétariat s'accroissant sera à même de renverser la bourgeoisie et d'instituer le socialisme, mode, par excellence, de l'accroissement encore plus grand des "forces productives". De ce fait, l'industrialisation va être perçue comme le processus qui permet à une minorité révolutionnaire de créer de nouvelles hiérarchies sociales et de briser les cadres matériels et sociaux sur lesquels reposent les anciens modes de production de hiérarchie. Elle apparaît alors comme le moyen "moderne" privilégié des groupes dominés qui voudraient s'ériger en groupes dominants. Cette nouveauté dans l'histoire humaine -- l'industrialisation est par définition un processus moderne -- transforme l'industrialisation de processus d'action pour la prise de pouvoir, en action qui légitime le pouvoir (nouveau et moderne) puis en idéologie de cette même légitimation. D'acte spontané d'individus précis en vue de fins précises dans une société précise à un moment déterminé, l'industrialisation devient pure représentation, idéologie légitimatrice.

INDUSTRIALISATION ET TRANSCENDANCE.

L'industrialisation canonique s'opère donc par en bas. Elle est le produit d'une société. C'est beaucoup plus tard qu'elle "produira" une société (si une telle expression a un sens). C'est pourquoi il ne suffit pas qu'un groupe dominé s'engage dans l'industrie pour qu'il devienne groupe dominant. Il suffit de recenser les multiples échecs qu'ont enregistré de tels groupes à travers le monde. Pourquoi donc ce moyen de renversement des hiérarchies, de création de nouvelles hiérarchies réussit-il ici et non pas là ? L'évidence

est bien là qui permet de répondre que l'industrialisation n'est pas arbitrairement le fait d'individus mais d'une société précise dans des conditions précises. Elle n'est pas non plus un processus répondant à une mécanique évolutionniste d'irréversibilité mais un processus social parfaitement réversible.

Les conditions existant en Europe lors de l'industrialisation canonique peuvent, bien entendu, se résumer dans la situation d'une bourgeoisie à l'étroit dans le monde féodal et qui, pour produire la première place dans la société, utilise un nouveau mode de légitimation des places : l'accumulation matérielle par l'industrialisation. Mais cela ne suffit pas. Pourquoi les marchands européens déclassés trouvent-ils précisément un nouveau mode de production des hiérarchies ? Pourquoi ce nouveau mode est-il plus efficace que l'ancien ?

Il ne suffit pas, en effet, de stratégies de maintien ou d'accès au pouvoir, encore faut-il une action sur la matière qui permette d'accumuler et monopoliser la richesse. Cette action doit être nouvelle, différente des modes d'action passés. Les paysans ont de tout temps produit des biens utiles. Ils n'ont jamais eu le pouvoir. Cette action est, comme on le dira, moderne. Elle prend appui sur une rupture fondamentale dans la conception des rapports de l'homme à la matière et à la nature. Pour faire bref, cette révolution culturelle, qui se situe en Europe à partir du XIII^e siècle, change radicalement la vision qu'à l'homme de son rapport à la matière (*). Auparavant, l'homme européen considérait la nature et la matière comme la preuve concrète de la puissance du Créateur. La connaissance scientifique n'avait de cesse de produire les éléments à même de conforter une telle vision du monde, un tel miracle. Exemple : si on devait rechercher et connaître la façon dont une graine d'olivier se transforme en arbre puis donne des olives, c'était dans le but de confirmer la merveille de la Création et légitimer la puissance insoupçonnée et inégalée du Créateur.

(*) Cf. Société et production, OPU, Alger, 1992.

La rupture qui se produit arrive le jour où au lieu de chercher à savoir comment la graine se transforme en arbre puis en olives pour légitimer une transcendance extra-humaine, on cherche à connaître ce processus pour produire plus d'olives, pour inaugurer une nouvelle action sur la matière. Telle est la grande révolution culturelle. On ne regarde plus la nature et la matière comme objet de connaissance et de contemplation prouvant une transcendance extra-humaine, mais on y voit des occasions d'action, de transformation. Bref des occasions de productions nouvelles, c'est à dire de profit et d'accumulation d'argent. On ne passe plus devant un objet ou un paysage en disant "Quelle merveille !" mais en se disant "que puis-je faire ?" et "combien ça peut rapporter ?". Cette rupture, qui fait la modernité, est fondamentale. Elle crée l'Economique qui fait l'industrialisation. L'Economique procède d'une nouvelle vision de la matière et du monde. La nature s'offre à l'homme pour qu'il puisse la réagencer à sa guise. L'art de transformer la matière devient l'art par excellence, celui qui légitime les premières places dans la société. C'est l'art de la production. L'industrialisation sera alors le moyen par lequel on donnera de nouvelles formes à la matière, formes prouvant la puissance créative de l'homme. L'industrialisation est un acte à la gloire de l'homme, un acte qui sécularise la transcendance.

La nouvelle légitimité, celle de l'Economique, repose donc sur la capacité à combiner les choses en vue de la création de formes nouvelles de la matière. Le lieu par excellence d'exercice de cet art sera l'usine. Le monde matériel n'étant plus considéré comme la preuve de la transcendance extra-humaine mais comme moyen d'action pour l'homme, la légitimité ne repose plus sur la mission mais sur l'action. Devient seul légitime, le pouvoir qui agit sur les choses(*). Devient seul légitime, le savoir qui permet et facilite l'action sur les choses. La science devient technologie (discours sur l'art de transformer les choses), ingénierie.

(*) " Il ne s'agit plus de penser le monde mais de le transformer" dit Karl MARX.

INDUSTRIALISATION ET FÉODALITÉ

Mais il ne suffit pas d'un groupe social à l'étroit et d'une nouvelle transcendance pour faire l'industrialisation. Il reste que la transformation de la matière doit aboutir à une accumulation d'argent, c'est à dire que l'usine produise plus d'argent qu'elle ne coûte et que le profit dégagé revienne au propriétaire de l'usine tout en pouvant s'accumuler de génération en génération.

La première condition exige des rapports sociaux d'usine capable d'opérer tout nouvel agencement de la matière et coûtant moins cher que le produit. Cette condition montre à travers l'histoire et le monde que les rythmes d'industrialisation sont liés à la nature féodale ou non de la société dans laquelle est entreprise l'industrialisation, c'est à dire la présence d'un rapport antagonique dans la production.

Là où ont existé des rapports sociaux de type féodal, là où l'histoire a modelé les individus dans des rapports historiques de servage caractérisés par la soumission, le respect de la hiérarchie, la discipline et l'autorité, là seulement les rapports antagoniques d'usine ont pu se greffer.

Là où ont existé des fiefs, propriété privée d'un seigneur, régis par le droit privé, là ont pu apparaître des usines, nouveaux fiefs où le patron, propriétaire privé des moyens de production, a pu exercer un droit privé régissant l'exercice des rapports sociaux.

Là où a existé le droit à l'héritage et le droit d'ainesse, là seulement ont pu, de génération en génération, s'accumuler les richesses capturées. Bref, là où a existé un Etat garant de l'héritage et de sa concentration aux mains de l'ainé, sont apparues, au fil des générations, les grands fiefs modernes que sont les grandes entreprises manufacturières(*).

(*) La plus-value produite par l'antagonisme d'usine n'existe que dans un système monétaire, d'où l'absolue nécessité d'un Etat dans le processus d'industrialisation. Voir notre préface à la réédition du tableau économique des physiocrates.

Nulle part ailleurs l'industrialisation n'a réussi.
Un exemple.

On s'extasie généralement sur le miracle japonais. L'examen de plus près de ce miracle fait ressortir que le Japon est, effectivement, l'un des rares pays où toutes les conditions énumérées ci-dessus sont réunies. Reste que le Japon se lance tardivement dans l'industrialisation. Les raisons en sont évidentes et tiennent, au moment même où le processus s'enclenche en Europe, à l'absence d'un groupe social en mal de première place et à l'absence de rupture transcendantale face à la matière. Cependant, lorsqu'au 19ème siècle la flotte américaine force le détroit de Nagasaki, c'est l'indépendance du Japon qui paraît compromise. Le déclic n'est pas interne mais externe, la bourgeoisie européenne ne se suffisant pas de la production d'une nouvelle hiérarchie interne mais, se lançant, très tôt, dans la production d'une nouvelle hiérarchie mondiale entre les nations.

La réponse japonaise est double :

- 1 - Transformation interne : démission du Shogun et centralisation du pouvoir entre les mains de l'Empereur, alliance des marchands et des Samourais.
- 2 - Défense de la Souveraineté Nationale par la création d'industries et l'investissement du capital commercial dans l'accumulation industrielle.

À l'issue de ces transformations, le Japon, pays féodal par excellence, réunit les conditions de l'industrialisation canonique :

- Rapports sociaux fondés sur la hiérarchie, l'autorité et la discipline et l'antagonisme dans la production;
- Privatisation de type féodal des lieux de travail;
- Droit d'héritage conforme aux lois de l'accumulation;
- Restauration de l'Etat central par disparition du système des Shoguns;
- Accès des marchands aux premières places sociales.

Si le terreau féodal est bien adapté à la naissance de l'industrie, c'est que celle-ci, loin d'être une partie de confraternité, est, et a toujours été, une opération antagonique et despotique de production forcée d'un

surplus (donc discipline, autorité et hiérarchie d'usine) et de répartition inégalitaire de ce surplus (donc hiérarchie entre groupes sociaux) pour maximiser la vitesse de l'accumulation (*).

INDUSTRIALISATION ET TRADITION :

Les liens entre féodalité et industrialisation une fois établis, il apparaît donc que l'usine reproduit en fait les pratiques et la culture féodales qui l'avaient précédée. L'usine reproduit la tradition féodale, comme nous allons le voir, dans la forme et dans le fond.

En premier lieu, l'usine s'érige en espace privé où les relations sont régies par un droit privé énoncé par le propriétaire privé de l'usine. Ce n'est ni plus ni moins que le fief transfiguré.

Certes, les relations à l'intérieur de l'usine sont des relations marchandes de type salarial : achat d'un travail contre une somme d'argent. Cependant, cette forme nouvelle maintient des pratiques de type féodal liées au servage et à l'usage commandé de la force de travail. (Le contrat de travail n'est même parfois signé que contre droit de cuissage, pratique qui trahit bien la tradition féodale du droit à disposition du corps entier et pas seulement de la force de travail).

Ces relations sont d'ordre privé comme les relations du seigneur avec ses serfs. Il existe jusqu'à aujourd'hui un droit spécial et des tribunaux spéciaux pour régler les différents nés de ces relations privées.

(*) Les travaux les plus récents menés par les économistes sur la théorie de la firme opèrent une réévaluation radicale du rôle du marché dans l'accumulation. Ainsi Williamson démontre que les éléments déterminants de la croissance à long terme des firmes sont la hiérarchie et l'internalisation et non le marché. Voir : D.E. Williamson, The economic institutions of capitalism : firms, markets, relational contracting, free Press, New York-London, 1985.

Ces relations sont obligatoirement fondées sur l'antagonisme de production d'usine, pratique qui résume hiérarchie, autorité, discipline et prélèvement forcé. Ce despotisme n'a pas été découvert par les industriels: il s'hérite naturellement de la culture féodale et les patrons n'ont aucune difficulté à le faire admettre à leurs ouvriers, qui, hier encore, étaient des serfs habitués à l'antagonisme de production et au despotisme du seigneur et de l'aristocratie.

Bref, en Europe, l'industrialisation canonique s'est nourrie de la tradition de l'antagonisme dans la production. Comme au Japon d'ailleurs. Il est clair, dans ces deux cas, que c'est en respectant et utilisant les traditions que l'industrialisation a pu être efficace. Elle ne pouvait d'ailleurs faire autrement. La production forcée d'un surplus et sa répartition inégalitaire n'étant pas des parties de plaisir, seules les sociétés de tradition féodale c'est à dire d'antagonisme dans la production ont pu réussir leur industrialisation. Celle-ci, loin de supposer une acculturation, repose en fait sur une instrumentalisation de la tradition. L'industrialisation est, de façon absolue, une production sociale. L'usine est le produit de la société et

non l'inverse (*).

(*) Les travaux menés de par le monde le confirment amplement. Cependant, tout en exposant un matériau qui démontre que l'usine est un produit de la société et que, tôt ou tard, la tradition s'empare de l'usine, des sociologues comme Saïd CHIKHI ou Djamel GUERID persistent dans une lecture évolutionniste de ces matériaux en cherchant des processus d'acculturation par l'usine, c'est à dire en cherchant à trouver, à tout prix, l'homme nouveau produit par une usine imposée par en haut à la société ou, mieux encore, la nouvelle société produite d'en haut. On sent, en réalité, qu'en quête d'une "classe ouvrière" produite par l'implantation des usines, beaucoup d'auteurs, évolutionnistes par en haut, en viennent à oublier que ce n'est pas, au départ, l'usine qui produit la société par acculturation de l'homme et de la société mais que c'est la société qui produit l'usine et que, en définitive, comme ils le démontrent eux-mêmes, ce n'est pas tellement les ouvriers algériens qui se sont acculturés en usine mais bien l'usine qui fut "acculturée" par ces ouvriers et instrumentalisée par eux dans des rapports de type traditionnel. (Pour plus de développements voir :

- Djamel GUERID, L'ouvrier majoritaire, Document de recherche, CERDRO, Oran, 1983.
- Djamel GUERID, Femmes en usine, URASC, Oran, 1991
- Saïd CHIKHI, la classe ouvrière en Algérie, Temps Modernes, juillet 1982.
- Ali EL-KENZ, le Complexe sidérurgique d'El-Hadjar, CNRS, 1987.
- Ahmed HENNI, Le Cheikh et le Patron, Peuples méditerranéens, 1992.

(Voir également la démonstration de Claudine CHAULET sur l'instrumentalisation de la salarisation par les paysans in la Terre, les Frères et l'Argent, OPU, 1988).

Certes, une telle relation est, dans la longue période, une relation de type dialectique. Mais, à son commencement, et avant qu'il ne réagisse en feed-back sur la société, tout processus d'industrialisation est le produit, malgré lui, des rapports sociaux existants. C'est pourquoi la différence est radicale entre un processus d'industrialisation conduit à l'origine par une classe sociale (la bourgeoisie) en exploitant une autre (les ouvriers) dans le cadre de traditions acceptées, et un processus d'industrialisation mené par en haut et se proposant de créer ex nihilo par les usines un certain type de classe sociale (la classe ouvrières). L'un est une création sociale conduite par des hommes "nouveaux", porteurs d'une nouvelle vision du monde et d'un mode d'action nouveau (tout en instrumentalisant les traditions). L'autre est, certes, une création sociale également, mais en général, il est conduit par des hommes qui n'ont pas rompu avec l'ancienne transcendance (le rapport à la nature) ni avec les anciens modes de production des hiérarchies sociales. Ces hommes voudraient, tout en pratiquant les anciennes relations de production du pouvoir, implanter une forme d'action matérielle contraire (l'usine) et l'amputer de sa fonction sociale principale. Ajoutons-y que ces hommes, n'ayant pas encore opéré une rupture transcendantale dans le rapport à la matière, ne peuvent concevoir l'usine que comme une représentation idéalisée ouvrant la voie à une évolution dont ils ne sont pas porteurs (le paysan Staline devenant Tsar), évolution construite ailleurs sur l'acte concret d'industrie qui est, de façon absolue, un acte antagonique.

La bourgeoisie européenne a utilisé l'usine dans le cadre des pratiques antagoniques de production existantes pour les transfigurer en un ordre social où elle possède la première place. Dans les sociétés non-canoniques du Tiers-Monde, l'industrialisation procède de même : c'est pour accéder au pouvoir ou le conserver ou le légitimer que certains groupes sociaux entreprennent, dans le cadre des pratiques sociales existantes, une industrialisation. Mais, contrairement à ce qui s'est passé dans les pays à traditions féodale (Europe, Japon), cette industrialisation est souvent menée de façon non-antagonique contre ces mêmes pratiques sociales supposées être à l'origine des anciens pouvoirs et contraires au mode usinier. L'on comprend alors que le problème ne peut se résoudre d'un revers de main par une vision linéaire de l'industrialisation comme acculturation aboutissant à une compétence d'ordre technique.

L'usine a été et reste d'abord un moyen de promotion sociale et la seule compétence requise, dans le capitalisme canonique ou ailleurs, est précisément la maîtrise de l'usine comme outil de promotion sociale, par une pratique de rapports antagoniques de production. L'usine est, primordialement, un outil de production des places sociales avant qu'elle ne soit un outil de production d'objets et de valeurs. Comprise ainsi, l'industrialisation ne peut que réussir. Comprise autrement, elle échoue partout, l'usine étant transformée tôt ou tard par la société en l'outil primordial de promotion sociale qu'elle est (*).

USINE ET SOCIÉTÉ :

Si l'usine transfigure le décor social, elle reste partout, même dans l'industrialisation canonique, soumise aux pratiques sociales environnantes et aux procédures de production des places sociales. Dans toutes les sociétés, les pratiques d'usine sont les pratiques de la société. Comme il y a une usine française, il y a une usine japonaise, américaine, russe ou algérienne. Les relations qui se nouent à l'intérieur de l'usine comme celles qui se nouent avec son extérieur, la vie à l'usine, l'ambiance au travail sont toujours marquées du sceau de la société et sont bel et bien des relations, une ambiance à la française, à la japonaise, à l'américaine, à la russe ou à l'algérienne. Il n'est nul besoin de relater dans le détail les relations de travail, les relations entre collègues, les relations entre les deux sexes, pour s'apercevoir qu'elles sont conformes, partout, aux pratiques sociales extérieures. Ce mode spécifique de relations compromet partout les résultats pensés a priori par les ingénieurs. Parfois, il démultiplie ces résultats, d'autres fois, il les entrave (**)

(*) Phénomène bien observable dans une société à industrialisation récente comme la société algérienne où l'usine produit des places sociales avant de produire des biens matériels.

(**) L'économiste anglais du XIXe siècle, Alfred MARSHALL, évoquait, à ce propos, ce qu'il désignait par "atmosphère" industrielle, une atmosphère dans laquelle baigne toute la société. Voir A. MARSHALL, Principes d'économie politique, 1890, plusieurs éditions et traductions. Voir également notre travail sur "jouet et industrialisation", CREAD, 1986.

Certes, la pensée européenne en matière d'ingénierie n'a pas, au départ, intégré de tels éléments dans la mesure de la productivité du travail. La chose allait de soi puisque, précisément, le mode spécifique de relations au travail dans l'usine canonique fut naturellement antagonique puisque hérité de la féodalité et de sa culture. C'est dans les sociétés non-canoniques qu'apparaît la contradiction entre mode de relations au travail et efficacité de type canonique. D'où la quête de l'homme nouveau qui, par acculturation, conformerait ses pratiques aux contraintes de l'efficacité ingénieriste. Or, en Europe ou au Japon, on n'a pas eu besoin d'acculturer les gens pour concrétiser cette efficacité. Il a suffi de continuer de pratiquer les relations traditionnelles d'autorité, hiérarchie et discipline. C'est pourquoi, dans les sociétés non-canoniques le volontarisme consistant à créer un homme nouveau acculturé a largement échoué. En effet, en important une usine clé en mains, on espère y instituer des relations de travail conformes à celles existantes dans la société qui a vendu l'usine, comme si ces relations étaient techniques. Or, on s'aperçoit, très rapidement, qu'au lieu de reproduire les relations antagoniques existantes dans l'usine de la société d'origine, les managers et les ouvriers reproduisent à l'usine les relations de la société qui les a produits eux. Bref, nos ouvriers reproduisent à l'usine, non pas les relations canoniques existant dans l'usine canonique et produites par la société canonique, mais les relations de leur société relations qui, elles, sont différentes de celles de la société d'usine.

L'usine reproduit la société et la société travaille l'usine. Les pratiques d'usine sont conformes aux pratiques sociales extérieures qui, en définitive, commandent les performances matérielles de l'usine. Ce n'est donc pas l'équation technique machines-travail qui détermine le résultat matériel mais la nature des relations sociales du milieu où s'implante l'usine. Bref, la finalité de l'usine n'est pas déterminée par les ingénieurs mais par la finalité des relations sociales existantes. Il est alors vain d'essayer de trouver une "classe ouvrière" là elle n'a pas de finalité sociale canonique, ni d'ailleurs une "classe bourgeoise".

MARCHANDS SANS INDUSTRIALISATION :

L'usine n'étant que le moyen de produire une hiérarchie sociale, ceux qui y travaillent le font, en général, pour reproduire cette hiérarchie et y produire leur propre place. Que dans la société canonique cette production soit contrainte par une accumulation, c'est à dire une production matérielle d'objets utiles et vendables, là n'est pas la question. C'est l'évidence même que le mode nouveau de hiérarchisation sociale inauguré en Europe par la bourgeoisie s'appuie précisément sur la performance matérielle. Mais intégré dans une société où la production de places et hiérarchie sociale s'appuient sur d'autres critères, l'usine va naturellement s'adapter à ce mode spécifique tout en restant le moyen qu'elle est de produire des places sociales.

C'est pourquoi, si telle reste la finalité dernière de l'usine, sa performance matérielle reste secondaire lorsque celle-ci ne constitue pas le criterium de la promotion sociale et que cette dernière s'opère autrement. Ce ne sont pas les stakhanovistes qui ont dirigé l'URSS. Par contre, dans chaque gouvernement américain il y a toujours des multimillionnaires dont l'ascension est directement liée à leur performance matérielle.

Bref, les pratiques en usine sont obligatoirement les mêmes que celles qui ont cours en dehors d'elle même si, sur le plan de la forme, elles connaissent une transfiguration qui peut les rendre méconnaissables. Il n'y a pas une douane à l'entrée de l'usine qui "saisit" et "confisque" les pratiques extérieures "prohibées".

Il devient clair dans ces conditions que lorsque la promotion sociale s'opère par d'autres critères que la performance matérielle, l'usine, tout en étant un moyen de cette promotion, n'atteindra jamais les performances matérielles de l'usine canonique et, ce, quelles que soient les doses de "formation", "qualification" et maîtrise de l'agencement technique de la combinaison hommes-matières. L'efficacité matérielle de l'usine ne dépend pas de sa technologie ou de la qualification de ses hommes mais de son rôle dans la production de la hiérarchie et des places sociales. Tant que cette hiérarchie peut se produire et se reproduire autrement, l'usine ne sera qu'un lieu de

circulation d'une valeur produite autrement ou capturée ailleurs (exemple de l'URSS, pays de reproduction d'une hiérarchie indépendamment de l'efficacité matérielle de ses usines grâce aux rentes minières) (*).

C'est le cas exemplaire dans notre histoire des marchands maghrébins et, de façon plus générale, des marchands des pays non-féodaux. Ces marchands de Fès, Tiaret, Tunis, Le Caire ou Samarkand et Delhi ont été entre le 8e et le 14e siècle, la classe dominante de leur pays et n'avaient nul besoin de se faire une place dans la société puisqu'ils y occupaient la première. Ils n'avaient nul besoin d'inventer un nouveau mode d'organisation sociale (l'économique) ni de nouveau mode d'action pour accumuler (l'industrialisation) pour accéder au pouvoir : ils y étaient déjà (**). Ce pouvoir était aussi bien politique que civilisationnel. Il se fondait sur l'accumulation des marges réalisées par l'exercice du commerce international au long cours. Ces marchands n'avaient nul besoin d'une nouvelle source d'accumulation comme l'usine. C'est une telle différence radicale avec les marchands européens, à l'étroit, soumis et déclassés dans le monde féodal, que ne saisissent pas les pratiquants de l'histoire linéaire et les évolutionnistes.

Les marchands maghrébins apportaient argent et civilisation et monopolisaient les honneurs. Tout le contraire des marchands européens encore à la recherche d'une place, d'une légitimité, d'une culture et d'un moyen d'accumulation. Les marchands maghrébins n'avaient pas de féodalité à abattre. Les Européens eux se devaient d'abattre le système féodal pour s'épanouir. Ce n'était pas un choix mais une obligation. La féodalité, telle que nous la connaissons dans l'histoire européenne, est absolument anti-nomique de toute circulation des hommes, des biens, des idées ou de l'argent.

(*) Le rôle des rentes minières (or, pétrole) a été mystérieusement négligé par les analystes de l'URSS.

(**) A. HENNI, Etat surplus et société en Algérie avant 1830, ENAL 1986.

Le développement marchand exige, par contre, une totale levée des entraves sur la circulation des hommes, biens, argent et idées. Les Européens n'auront d'ailleurs de cesse de réclamer le "Laisser-faire -- Laisser passer" pratiqué depuis des siècles par leurs homologues maghrébins. Ce qui condamne ces marchands du Sud, c'est la conjonction inattendue, en Europe, de la volonté expansionniste territoriale des féodaux d'Espagne et les obligations de la concurrence marchande poussant quelques marchands à rechercher de nouvelles routes commerciales. L'accident américain de 1492 signe de fait la naissance d'un nouveau monde (*). Cinq siècles plus tard, un autre accident (1917 en Russie), inaugure un nouveau mode d'industrialisation celui dans lequel l'industrialisation idéologisée au préalable devient instrument de légitimation par en haut d'un pouvoir conquis autrement que par l'industrialisation. Ce nouveau type d'industrialisation par en haut diffère radicalement de cette production sociale spontanée qu'est l'industrialisation canonique de l'Europe Occidentale.

L'INDUSTRIALISATION REPRESENTATION

L'industrialisation canonique, acte social concret, devient, avec le succès de la bourgeoisie, idéologie de la réussite et de la puissance et avec le socialisme "mission" salvatrice et civilisatrice. Le socialisme produira plus d'usines que la bourgeoisie, tel est le destin qu'il trace à l'humanité. L'industrialisation érigée et rehaussée au rang de nécessité historique universelle aura, avec le socialisme, la perspective d'une totalité

(*) L'exemple proche de nous des marchands maghrébins démontre, de manière absolue, que l'accumulation d'argent n'entraîne pas de dynamique sociale irréversible. C'est, comme tout processus social, un processus historiquement réversible et c'est, maintenant dans les cimetières qu'il faut aller retrouver les traces d'une des plus formidables accumulations qui ait existé dans l'histoire humaine. C'est une lecture très particulière de l'histoire, influencée par l'évolutionnisme darwinien, qui a fait et fait encore de l'accumulation d'argent apparue en Europe un processus historique irréversible la transformant idéologiquement en "mission progressible".

devant assurer, par la généralisation absolue du mode social usinier, une abondance et un bonheur inconnus auparavant de l'humanité. C'est, après la préhistoire, l'Histoire enfin retrouvée de l'humanité. Bref, Histoire (avec un grand H) et industrialisation ne font qu'un. Le vrai destin de l'homme, c'est l'usine, moyen par lequel non seulement il réalise l'Histoire mais clôt cette Histoire. La porte du Paradis, c'est l'usine, moyen salvateur d'abondance, de rachat et de réconciliation de l'Humanité avec elle-même. La seule Révolution digne de l'Humanité devient celle qui multipliera les usines. Et de fait, partout dans le monde, se lèvent des missionnaires appelant à la bonne nouvelle de l'industrialisation, "ardente obligation" exigeant le renversement de tout ce qui peut l'entraver. Les bolcheviks russes sont les premiers (en 1917) à renverser le régime en place pour concrétiser cette exaltante mission. Cette mission qui, depuis Saint-Simon, est en train de devenir la seule légitime sur terre parce que révolutionnaire, progressiste, faisant passer l'humanité du règne de la pénurie à celui de l'abondance, de celui de l'archaïsme et des ténèbres à celui de la raison et des lumières par un moyen quasi-magique : l'usine. C'est si simple ! quatre murs, des machines et des hommes et, au bout, le Paradis ! Telle est l'idéologie que va embrasser le monde. Elle est fondamentalement évolutionniste et acculturatrice. Les nouveaux missionnaires appellent partout à la tabula rasa. L'élection à l'industrialisation passe par la destruction des sociétés "archaïques" en place. Il suffit de relire les écrits des fondateurs du "socialisme scientifique". Loin d'appeler les sociétés à résister à l'hégémonie bourgeoise, ils glorifient le nécessaire expansionnisme européen chargé de répandre la bonne nouvelle de l'industrialisation dans le monde entier. "Des peuples qui n'ont jamais eu d'histoire qui leur fût propre, qui ayant à peine atteint le niveau de civilisation le plus bas et le plus primitif", incapables "de vivre" ou de "parvenir à une quelconque autonomie" (les Slaves) "adversaires acharnés de tout progrès" (les Turcs), "paresseux" (les Mexicains) méritent, écrivent MARX et ENGELS, d'être colonisés et dépouillés afin que la terre entière entre enfin dans l'Histoire

authentique : celle de l'industrialisation (*).

Depuis la révolution bolchevique de 1917 on assiste donc à l'émergence d'un nouveau mode d'usage de l'usine. L'usine n'est plus cette production sociale par en bas, permettant à une classe sociale de partir à l'assaut du pouvoir mais une création par en haut d'un groupe déjà parvenu au pouvoir et qui pense l'usine avant de la créer. L'usine n'est plus un moyen d'accéder au pouvoir mais une représentation et un moyen pour légitimer un pouvoir déjà en place et apparu en s'appuyant sur autre chose que l'usine.

Les bolcheviks ne peuvent être légitimes qu'en développant les forces productives c'est à dire en installant des usines. Autrement, ils perdraient leur légitimité. Ils ont pris le pouvoir pour faire des usines et rien d'autre. C'est le même processus qui, depuis lors, s'est mis en place dans les pays "progressistes" du Tiers-Monde. C'est, en général, comme en 1917, une minorité, animée de quelques pensées missionnaires, qui prend le pouvoir par le biais d'un coup de force et lance le pays dans une industrialisation(**).

(*) New York Daily Tribune, 21 avril 1953. Voir : Les marxistes, et la question nationale, G. Haupt, M. Lowy, C. Weill, Maspéro, 1974.

Exemple de phrase type de MARX et ENGELS : "Serait-ce un malheur que la belle Californie soit arrachée aux Mexicains paresseux qui n'en savaient que faire ? Que les énergiques Yankees etc..." (Neue Rheinische Zeitung, 15 février 1849).

(**) "En ressemblant aux textes dont il est le témoin, le représentant, le réel analogue, Don Quichotte doit fournir la démonstration et apporter la marque indubitable qu'ils disent vrai, qu'ils sont bien le langage du monde. Il lui incombe de remplir la promesse des livres. A lui de refaire l'épopée, mais en sens inverse : celle-ci racontait des exploits réels promis à la mémoire; Don Quichotte, lui, doit combler de réalité les signes sans contenu du récit. (...). L'exploit doit être preuve : il consiste non pas à triompher réellement, mais à transformer la réalité en signe". Michel Foucault, Les Mots et les Choses, p.61, Gallimard, 1966.

C'est ainsi que ni les usines russes ni celles de nombreux pays du Tiers-Monde ne furent l'expression autonome d'une dynamique sociale mais seulement la création par en haut d'un pouvoir déjà en place, en mal de légitimité et en quête d'une "classe ouvrière" encore à créer.

Ce ne sont pas des individus à l'étroit dans une société qui, par la création d'usines, vont essayer d'y obtenir la première place mais ce sont des individus déjà au pouvoir, qui occupent déjà la première place dans la société qui vont créer les usines. Le pouvoir socialiste ne peut se légitimer par la création de pistes de danse. Il est dans l'obligation de créer des usines. Ce n'est pas un choix qui lui est permis. Ces usines ne procèdent pas d'un besoin de production à la base, mais du besoin seul du pouvoir à produire sa légitimité et produire l'homme nouveau qui la porte (la classe ouvrière introuvable). Quand ce type de pouvoir ne peut plus créer d'usines, il entre en crise et disparaît. (En Russie et ailleurs dans le Tiers-Monde). La légitimité du pouvoir va moins tenir à une production matérielle qui dans l'usine canonique, représente le critérium de la production des places sociales mais ne tenir qu'à la multiplication d'usines. Ce n'est point le taux de profit qui commande cette multiplication mais un taux d'accumulation défini en dehors de tout critérium d'efficacité matérielle. Peu importe si les usines ne tournent pas. L'important est d'en faire apparaître chaque jour (*).

Cette industrialisation est de type monopoliste. Seul le pouvoir a le droit de créer des usines, ce qui montre le sérieux de l'affaire. Privés de moyens autonomes de produire leur place sociale, les individus n'ont alors d'autre choix que de s'engager dans les usines du pouvoir. Ils réclament des usines, seuls lieux d'accès à un revenu et à une promotion sociale. L'usine devient alors socialement nécessaire, non comme lieu de production de biens utiles, mais lieu d'emploi, source de moyens de vivre. Les individus ne s'y engagent pas pour produire mais pour avoir une place. L'usine devient alors instrument aux mains de la société qui l'utilise à d'autres fins que la production matérielle. C'est ainsi qu'elle s'écarte de sa vocation canonique et se retourne contre elle-même et contre le pouvoir lui-même. Devenant stérile sur le plan matériel, tout en étant le lieu stratégique de l'emploi et du

(*) A.HENNI, le développement scopique, Revue algérienne, 1992.

revenu, elle provoque la pénurie au lieu de l'abondance. C'est ainsi que certains pays d'industrialisation par en haut sont devenus de gigantesques cimetières d'usines, La société aura donc dans ces cas pris une revanche double : destiné à être l'homme nouveau, le producteur par excellence, l'ouvrier investit l'usine, non pour produire mais pour se reproduire grâce à l'emploi et au revenu distribués par l'usine. De ce fait, il reproduit la société dans l'usine et, par le revenu obtenu, entretient la société extérieure à l'usine. C'est ainsi qu'au lieu de devenir le lieu d'émergence de l'homme nouveau, l'usine devient le moyen de reproduction des anciennes pratiques sociales(*). Deuxième revanche : à un modèle imposé par en haut et destiné, en fait, à produire de la légitimité pour un pouvoir non produit par en bas, la société récupère l'usine, en fait un instrument de sa propre reproduction et un instrument d'échec de ce pouvoir. La réponse de la société russe au coup de force bolchevik de 1917 a été très simple en ne produisant pas mais en se reproduisant sous des formes transfigurées par l'usine, elle a, au bout de 70 ans, mis en échec le pouvoir communiste, signifiant également au monde entier l'échec de l'industrialisation par en haut. Il est clair, dans ce cas, que toute tentative de privatisation d'un tel processus ne pourrait que connaître le même sort. C'est pourquoi la réforme de l'industrialisation par en haut semble être un non-sens en elle-même.


(*) Instrumentalisation de l'usine par la société bien observable dans un pays comme l'Algérie. "Voir aussi : C. CHAULET, La terre, les frères et l'argent, OPU, 1988.

C O N C L U S I O N :

Contrairement aux thèses webériennes, l'industrialisation, même si elle a été favorisée par l'abstinence, suppose une attitude nouvelle face à la matière. La révolution culturelle en Europe à l'origine de l'industrialisation n'est pas conséquente à la Réforme protestante mais se situe bien avant lorsque, grâce à la renaissance aristotélicienne, la matière ne fut plus considérée comme preuve d'une puissance transcendante extra-humaine mais comme source de formes multiples à trouver. Contrairement aux thèses du socialisme, l'industrialisation ne fut pas une rupture mais un processus qui, instrumentalisant les traditions féodales d'autorité, hiérarchie et discipline, a transfiguré le fief en usine. La rupture réside dans la convergence de ces deux éléments, culturel et social, avec le désir d'une classe sociale à l'étrétoit de parvenir à la première place par l'accumulation d'argent. C'est ainsi qu'est né l'économique.

L'industrialisation non-canonique, menée par en haut par des groupes sociaux ayant accédé au pouvoir au préalable et autrement que par l'industrialisation elle-même, apparaît primordialement comme une représentation. Elle fonctionne d'abord comme idéologie et, par la suite, devient acte de légitimation du pouvoir en place. S'appuyant sur une vision évolutionniste, elle déclare cette évolution nécessaire et décrète l'obligation d'industrialisation tout en interdisant le darwinisme social (la concurrence de marché). En monopolisant les usines, le pouvoir qui se légitime par l'industrialisation, interdit tout usage des usines comme instrument de compétition sociale et d'accès au pouvoir. Il décrète dès lors l'antinomie absolue de l'évolutionnisme dont il se prévaut et vide de sa substance l'usine elle-même qui reste, de ce fait, une pure forme sociale, une représentation. En interdisant tout darwinisme social, l'industrialisation par en haut révèle que l'évolutionnisme lui-même dont elle procède n'est que représentation dans la pratique réelle des promoteurs de cette industrialisation. Ceux-ci restent attachés de fait aux pratiques pré-usinières de production des hiérarchies pratiquant, en définitive, le don des usines à la population contre le monopole qu'ils ont du pouvoir. Lorsque cette règle est prise en défaut, la reproduction

d'une hiérarchie par ce type de don et contre-don est alors compromise : plus d'usines, plus de pouvoir. (Mauss, 1926). Dès lors, l'industrialisation canonique elle-même en révèle sa vraie nature. Elle ne tient que par la poursuite indéfinie de la création d'usines. C'est pourquoi la maximisation du profit y apparaît socialement comme conséquence et non comme fondement. Celui-ci s'identifie d'abord à une nécessaire accumulation, non pour augmenter socialement le taux de profit, mais pour reproduire la hiérarchie sociale existante par un don continu d'usines. C'est, dès lors, un processus réversible.



Ahmed HENNI, Professeur agrégé de sciences économiques
et Directeur de recherches au CREAD (Alger)
est l'auteur de plusieurs ouvrages dont :

- La colonisation agraire et le sous-développement en Algérie,
SNED, Alger, 1982
 - Etat, surplus et société en Algérie avant 1830, ENAL, Alger, 1986
 - Monnaie, crédit et financement en Algérie, 1962-1987, (sous sa di-
rection) CREAD, Alger, 1987
 - Leçons de méthodologie économique, OPU, Alger, 1990.
 - Economie de l'Algérie indépendante, ENAG, Alger, 1991
 - Essai sur l'économie parallèle, ENAG, Alger, 1991.
 - Société et production, Essai sur le capitalisme canonique, OPU,
Alger, 1992.
 - La dette, ENAG, Alger, 1992.
-